

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 63 (1918)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Comparaisons et conclusion : le moral de notre armée  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-340049>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# REVUE MILITAIRE SUISSE

LXI<sup>1</sup> Année

N° 1

Janvier 1918

## COMPARAISONS ET CONCLUSION

### Le moral de notre armée.

Dans le wagon qui me ramène en Suisse, après plusieurs mois de séjour sur les fronts des Empires Centraux, je cherche à me représenter notre armée aux prises avec les difficultés et les souffrances de la guerre, je suis curieux de l'impression que me feront nos troupes après celles du front. Mes yeux se sont habitués aux figures graves, aux uniformes usés et terreux, aux armes rouillées, à l'aspect misérable et résigné de ceux qui se battent. En voyant de près la vie de renoncement de ces hommes qui ont tout sacrifié, tout oublié, dans l'attente continue de la mort, j'ai souvent comparé leur patience, leur égalité d'humeur, leur gaîté tranquille, à la nervosité ombrageuse qui règne parfois chez nous. Chez eux, les mesquineries et les petits ennuis du métier, les jalousies et le manque de camaraderie qui assombrissent l'horizon de notre vie militaire sont balayés par l'influence purificatrice du danger.

Après tant de fortes impressions, nos soldats me paraîtront, peut-être, ternes, trop bien portants, trop neufs, trop satisfaits, sans médailles et sans prestige...

A la station frontière, deux soldats regardent passer les voyageurs qui se hâtent vers la douane ; ce sont deux canonniers de forteresse du Gothard, à parements lie-de-vin, des permissionnaires qui rentrent au corps. Sous leur affreux képi, ils sont bruns et secs. On les devine souples et entraînés. Ils portent sans effort leur lourd paquetage. Leur manteau roulé est proprement tendu sur leur sac gonflé, la culasse de leur mousqueton, bien graissée, reluit. Ils sont solidement

campés sur leurs énormes souliers de montagne à triple semelle ferrée. Tout chez eux est en ordre et net, jusqu'à leur visage soigneusement rasé où brillent les boucles d'oreilles en or du paysan toggenbourgeois. Ils n'affectent aucune attitude, ils sont là, simplement, parce qu'il faut être là. Du coup, je me sens rassuré, mes appréhensions se dissipent. Ces hommes font plaisir à voir, ils sont bien d'une race de soldats, têtue et disciplinée par des siècles de tradition.

L'un d'eux est accompagné d'une jeune femme, un petit garçon de 5 à 6 ans lui tient la main, tout en jouant avec le fourreau de la longue baïonnette effilée de son père. Je pense aux adieux déchirants dans les gares, là-bas, aux foules en deuil, aux expressions sombres et résignées de ceux qui repartent.

Le train court maintenant dans la vallée du Rhin riante et paisible. Les villages cachés dans les vergers montrent leurs toits pointus, les branches des pommiers plient sous le poids des fruits rouges. Des chevaux de l'armée, prêtés aux agriculteurs, s'en reviennent du labour, conduits par des soldats en bonnet de police, la vareuse ouverte. Au bord du lac de Zurich, les jardins sont pleins de fleurs d'automne. La vision de plaines immenses de la Galicie, hérissées de petites croix de bois, me traverse l'esprit. Comme dans un cinématographe géant, je vois repasser les départements du nord de la France transformés en désert, les champs de mort du Carso, les villages détruits, les blessés qui se traînent, puis les sommets noirs des Carpathes, les Serbes fuyant l'invasion, la Roumanie couverte de ruines.

A chaque station, il y a des soldats de toutes les armes. A Zurich, la gare en fourmille. Ma première impression subsiste, réconfortante. Tous ont un air de santé et de vigueur, le regard sérieux. Ils saluent leurs officiers avec aisance et énergie, la tête haute.

Depuis lors, avec une curiosité inquiète, je compare sans cesse et partout nos soldats avec ceux du front. Ceux qui ont vu les armées belligérantes constatent la bonne impression que font nos soldats, pris individuellement.

En masse, cette impression est renforcée. On est frappé

de l'aspect homogène, souple et mobile des troupes, de leur belle allure. Il s'en dégage quelque chose de tranquille et de fort, de jeune aussi, car nous n'avons pas, comme les belligérants, des barbes grises et des recrues de 19 ans confondues dans le rang. Notre armée est, actuellement, après un entraînement de plus de trois ans, comparable aux armées actives qui se sont heurtées au début de la guerre. Ce sont, par contre, des milices rapidement instruites qui se battent, tandis que notre soldat est dans des conditions à peu près analogues à celles où se trouvaient ceux des armées permanentes, en août 1914.

Voilà pour l'aspect extérieur ; la comparaison est loin d'être à notre désavantage. Reste la question troublante de la valeur réelle de notre armée, si elle devait entrer en campagne. Dans ce domaine, nous sommes réduits à des suppositions. Sommes-nous prêts matériellement et moralement ?

Pour des motifs faciles à comprendre, l'état de notre préparation matérielle ne peut être exposé ici. Les problèmes compliqués du ravitaillement en munitions et en vivres, la remonte, les transports, l'équipement, l'utilisation de toutes les ressources du pays ont été étudiées et solutionnées de façon à donner confiance à la nation.

De ce côté-là nous pouvons nous tranquilliser. Un travail intense se poursuit. Notre armée est pourvue du nécessaire. Mais est-elle pour cela apte à faire campagne ? Ce matériel coûteux et perfectionné, saurait-elle l'utiliser ?

Ici entre en jeu la question des méthodes d'instruction, de la préparation directe du soldat au combat, dont dépend en grande partie l'état moral de l'armée.

Dans ce domaine-là, l'opinion est assez répandue que nous n'avons pas fait les progrès que nous pouvions faire. Il règne même, à certains points de vue, un marasme inquiétant<sup>1</sup>.

Il est entendu que rien ne remplace, chez le soldat, la pratique de la guerre. Une armée qui entre en campagne

<sup>1</sup> La *Revue Militaire Suisse* a publié, en 1917, deux travaux intéressants sur ce sujet. Voir lieut.-col. de Loriol : *L'instruction de l'infanterie en vue du combat* (mars et avril). — Major de Diesbach : *La préparation à la guerre de tranchées dans notre armée* (octobre).

après les autres se trouve en état d'infériorité manifeste pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'elle se soit familiarisée avec les émotions du combat et qu'elle ait fortifié ses nerfs. Cet entraînement moral ne peut s'acquérir que sur le champ de bataille. Les Roumains en ont fait la cruelle expérience.

Cependant, il est possible aux non-belligérants d'atténuer cette infériorité dans une large mesure, par l'étude et la mise en pratique des enseignements de la guerre. L'avons-nous fait ?

Interrogez un officier subalterne ou un soldat ; neuf fois sur dix il vous répondra : Nous n'avons pas encore appris à attaquer ou à défendre une tranchée. Donc nous ne sommes pas prêts. Pour eux la preuve est faite et c'est là une cause de découragement. Hypnotisés par la guerre de position, saturés de récits de tranchées du front d'occident, ils croient impossible toute autre façon de combattre. Leurs craintes et leurs doutes sont renforcés à mesure que la guerre se prolonge, en constatant que, sur ce point-là, ils sont aussi ignorants qu'en août 1914<sup>1</sup>.

A chaque relève, leur déception s'exaspère. Ils croient que si la guerre nous prenait demain, il leur faudrait marcher avec le sentiment d'être inférieurs à leurs adversaires, non seulement parce qu'ils ne se sont pas encore battus, mais parce que la plus grande partie de leur apprentissage technique serait à faire sous le feu, c'est-à-dire dans les plus mauvaises conditions possibles. Il est parfaitement inutile de chercher à les convaincre d'exagération. Cette croyance existe, enracinée ; en donnant satisfaction aux troupes sur ce point, nous verrions immédiatement remonter leur niveau moral. L'armée aurait tout à y gagner.

Notre soldat est intelligent, il lit les journaux, il sait que les méthodes de combat, depuis 1914, ont évolué constamment et qu'il faut un travail ininterrompu à l'arrière pour rester dans le mouvement. Il sait que dans les camps d'instruction

<sup>1</sup> Le chef d'Etat-major général de l'armée a publié des *Expériences de la guerre actuelle* (29 mai 1915, 1<sup>er</sup> mars 1916), le commandant de l'armée a donné des *Directives concernant l'instruction pour le combat* (novembre 1916, 31 juillet 1917). Le résultat pratique de ces publications se fait attendre.

anglais, allemands, français et belges d'occident, les unités sont formées méticuleusement à l'attaque et à la défense de systèmes de tranchées représentant des secteurs du front, avec coopération de l'artillerie et en employant tous les engins de destruction créés et perfectionnés par le génie moderne (grenades, mortiers de tranchées, crapouillots, lance-mines, lance-bombes, masques à gaz, fusées, etc.).

Il a entendu dire que nos officiers en mission sur les différents théâtres des opérations avaient trouvé un intérêt tout spécial à cette mise au point derrière les lignes, qu'ils avaient fait des rapports confidentiels et circonstanciés à ce sujet, que l'introduction de ces méthodes pratiques leur paraissait urgente chez nous. Le soldat espère, mais ne voyant pas venir le changement attendu, il retombe dans son engourdissement. Il serait regrettable de s'aveugler plus longtemps sur l'état d'esprit du fantassin ; même en admettant qu'il s'exagère l'importance de la guerre de tranchées qui n'est que transitoire et qui change de caractère dans les secteurs de montagne, il faudrait tenir compte du désir légitime de notre infanterie d'être instruite dans le détail de ce genre de combat.

A maintes reprises, la presse s'est faite l'écho de ces idées. Il a paru, dans le *Journal de Genève* du 28 août 1917 et du 8 septembre 1917, deux articles intéressants : *Questions militaires. Le moral de l'armée*. Les auteurs en sont des officiers qui ne craignent pas de s'exprimer avec une franchise toute militaire. Tous deux constatent que la lassitude du service provient surtout de ce que l'instruction de nos troupes piétine sur place parce qu'elle ne s'inspire pas assez directement des expériences quotidiennes que font les belligérants. A vrai dire, ils reconnaissent qu'il fallait, avant tout, travailler sur des bases sérieuses et que le commandement de l'armée avait eu raison d'insister sur le détail, sur la formation du soldat et de l'unité, de s'y attarder même. « Ainsi notre troupe, aujourd'hui formée, ne mettra pas grand temps à s'initier aux particularités de la guerre de tranchées, que l'on envisage parfois, faussement d'ailleurs, comme la forme unique du combat actuel. En effet, la première phase d'une invasion revêtirait encore pour nous le caractère de la guerre de mou-

vement, car nous ne pourrions nous confiner dans une défensive fortifiée et passive<sup>1</sup>. »

La variété dans l'instruction est un principe posé par le règlement d'exercice. On peut admettre qu'après trois ans de « reprise en mains », nos hommes ont une base assez solide pour pouvoir passer, sans inconvénients, à d'autres exercices, d'autant plus que les recrues ne reçoivent pendant deux et trois mois qu'une instruction exclusivement individuelle.

Il suffirait de deux ou trois places, écoles ou camps d'instruction dans la partie nord-ouest du pays et d'un sur le front sud. On y établirait un système complet de tranchées pour une compagnie ou un bataillon, avec deux ou trois lignes se faisant face à une distance d'assaut. Ces ouvrages seraient construits d'après les données les plus récentes, munis de tout le matériel nécessaire. Chaque division y enverrait une unité à tour de rôle, pendant son séjour à la frontière, pour une période de quinze jours, par exemple. On travaillerait sous la direction d'officiers spécialisés dans ce domaine, ayant fait partie des groupes invités aux différents fronts par les gouvernements étrangers. Ils fonctionneraient comme instructeurs. Ce travail minutieux qui doit se répéter jusqu'à ce que chaque spécialiste de la compagnie connaisse sa tâche à fond, comme cela se fait chez les belligérants, intéresserait prodigieusement les hommes<sup>2</sup>.

L'entraînement à la baïonnette prendrait la place qui lui revient, non pas l'escrime de salle d'armes, sans valeur pratique et abandonnée partout, mais l'escrime d'assaut, enseignée sans jamais manier son arme dans le vide, comme un sport passionnant, en donnant toujours un objectif au combattant<sup>3</sup>.

L'instruction des grenadiers y serait poussée parallèlement à celle des autres spécialistes.

<sup>1</sup> *Journal de Genève* du 8 sept. 1917, *Le moral de l'armée*.

*Le Démocrate* (15 novembre 1917), *Le moral de l'armée suisse*.

<sup>2</sup> Voir brochures de la section des renseignements de l'état-major de l'armée : *Les troupes d'assaut* (août 1917), *L'organisation du bataillon d'infanterie français* (août 1917), *Rapport sur la défense de Gommécourt* (oct. 1917), *De la guerre de position. Résumé d'une instruction française* (nov. 1917).

<sup>3</sup> Voir brochure de la section des renseignements : *Une école d'infanterie britannique en France* (mai 1917), pages 11-17. Extrait d'un article du *Correspondant*, 25 février 1917. Escrime contre mannequins. *Revue Militaire Suisse*, septembre 1916. Col. Lecomte : Balle et Bayonnette.

Nos hommes sortiraient de cette école pleins de confiance, avec le sentiment d'avoir accompli un progrès positif ; le moral de la troupe et celui des officiers qui, eux aussi, ont besoin de stimulant, en serait transformé. Une doctrine de guerre, un ensemble de principes communs ne tarderaient pas à remplacer l'extrême diversité de systèmes qui règne actuellement. Et alors tous retrouveraient leur belle humeur pour accepter de bon cœur les exercices les plus monotones, se rendant mieux compte de la nécessité d'une rigoureuse discipline du rang, après le morcellement des efforts et l'individualisme de la tranchée. Voilà ce que pensent et ce que déclarent une grande quantité d'officiers. Nous savons que la 2<sup>me</sup> division a fait, dans le courant de l'automne 1917, une étude complète de la question. Il s'agissait de l'établissement de deux centres d'instruction, l'un dans l'Ajoie, l'autre près de Delémont. Le choix du terrain aurait permis à l'artillerie d'utiliser un des systèmes de tranchées comme but. Ces propositions n'ont pas été admises. On se demande pourquoi ?

Les excellentes brochures publiées par la section des renseignements de l'Etat-major de l'armée peuvent former la base d'un manuel pratique qui reste à élaborer. Telles qu'elles sont, elles n'ont qu'une valeur théorique et ne s'adressent qu'à un nombre restreint d'officiers. L'utilité des missions à l'étranger serait ainsi démontrée au soldat qui est porté à n'y voir qu'une simple formalité de politesse internationale, ou même qu'une forme très habile de propagande.

Le mécontentement dans l'armée (*Misstimmung*) a servi de thème à d'innombrables discours politiques, brochures, enquêtes de journalistes et conférences. Les uns, dans un but de « battage électoral » l'ont attisé sans vergogne, d'autres ont examiné la question avec objectivité. On a donné les causes les plus diverses à la dépression morale de la troupe : le « drill », la question des congés, le manque de psychologie de certains officiers, les « affaires » militaires, les difficultés économiques, les saisons, la situation politique intérieure ou extérieure de la Suisse<sup>1</sup>.

*Le drill* a, peu à peu, cessé d'alimenter les polémiques

<sup>1</sup> Voir à ce propos la brochure imprimée sous les auspices de la Nouvelle Société helvétique : *Volk und Armee*, du Dr Karl Bürke. (Fehr, St-Gall, 1917.)

de presse. On semble enfin comprendre qu'il n'est pas responsable de tous les maux dont on l'accusait. Ce qui l'a rendu impopulaire, c'est avant tout l'abus qu'en ont fait ceux qui n'en comprenaient pas la valeur éducative. Il est devenu une arme dangereuse aux mains d'officiers maladroits. Pratiqué avec intelligence et au bon moment, il est la meilleure, la seule garantie qu'une troupe supportera l'épreuve du combat, tandis qu'employé sans discernement et trop longtemps de suite, il perd son effet magique de stimulant et devient un supplice incompréhensible pour la troupe. Ces choses ont été dites cent fois. Il est utile d'y revenir, car il est peu de sujets sur lesquels autant de bêtises aient été dites, avec plus de mauvaise foi, de stupéfiante inconscience, et par autant de gens qui n'y comprenaient rien.

Le fait que les Anglais reconnaissent au drill une haute portée morale et le pratiquent avec leur énergie habituelle<sup>1</sup> a contribué aussi à le réhabiliter aux yeux d'une partie du public romand qui le considérait, à tort, comme une importation allemande. L'armée anglaise était la plus drillée de l'Europe avant la guerre ; « drilling » est un terme réglementaire anglais. L'origine du mot est suisse (de « Drüll » dès le XV<sup>e</sup> siècle), et ce terme symbolise un système de discipline du rang, introduit par nos ancêtres, et source principale de leurs victoires.

Il n'en reste pas moins vrai qu'il y a un *faux drill*, contre lequel le bon sens doit lutter, que le général dénonce vigoureusement dans ses ordres d'armée et qui n'est qu'une grotesque caricature de celui que veut notre règlement<sup>2</sup>.

Parmi les causes de lassitude du service, il en est quelques-unes qui méritent une attention spéciale :

1<sup>o</sup> En premier lieu, les *changements continuels dans la façon d'enseigner l'instruction individuelle*. Ce mépris que beaucoup d'officiers affectent pour les règlements produit

<sup>1</sup> Voir ; *Une école d'infanterie britannique en France* p. 1-4.

<sup>2</sup> A lire la brochure significative du 1<sup>er</sup> lieutenant-instructeur Rieter : *Gegen den falschen Drill*. Zurich, Bopp & Cie, 1918.

L'article du col. commandant de corps Wildbolz, dans l'*Allg. Schw. Militärzeitung* (30 juin 1917) a fait beaucoup de bruit. Il s'élève contre le formalisme étroit, contre le drill inintelligent.

dans la troupe un sentiment de malaise et d'insécurité. A chaque relève, le soldat constate une adjonction ou une modification à la partie formelle du règlement, modification qui nécessite de longues heures supplémentaires d'instruction individuelle pour désapprendre ce qui avait été appris quelques mois auparavant. Le simple fusilier se prend alors à douter du bon sens de ses chefs. La recrue qui rejoint son corps après deux mois de travail intense ne comprend pas pourquoi des mouvements réglementaires qui lui étaient devenus familiers n'ont pas cours dans son unité d'incorporation. Lorsqu'un nouveau chef prend le commandement d'un corps de troupes, il se croit, trop souvent, obligé de « réformer » tout ce que son prédécesseur avait enseigné et mis au point. Cette façon puérile d'affirmer son autorité aux dépens d'un camarade manque d'élégance. Le nouveau venu s'aliène ainsi d'emblée les sympathies de ses hommes.

Le règlement d'exercice de l'infanterie se compose d'une partie formelle intitulée : *l'instruction* que personne n'est en droit de modifier. Le deuxième chapitre : *le combat* énonce des principes tactiques et ne donne que des directives.

La première partie devrait être inviolable : violer le règlement, c'est désobéir à un ordre. Depuis trois ans, elle a été à tel point triturée, enjolivée et améliorée par des inconscients qui croyaient faire preuve d'initiative en donnant l'exemple de l'indiscipline, que le pauvre fusilier, désorienté, ne sait plus à quel saint se vouer. Chaque division, chaque brigade, chaque régiment, chaque compagnie, même, a sa façon de saluer, de porter l'arme ou de faire le pas cadencé. C'est exactement le contraire de ce qui se passe dans les armées belligérantes. Dans certains corps, on a introduit un maniement d'armes à quatre temps, sans doute parce que les trois mouvements réglementaires sont trop simples ! — Tout cela, sans se soucier du chiffre 15 du R. E. : *il est interdit d'ajouter de nouvelles formations ou de nouvelles prescriptions à celles qui sont contenues dans le Règlement.* Tant qu'un règlement n'est pas abrogé, il a force de loi.

La confusion qui régnait dans le service de garde a nécessité une intervention du commandant de l'armée, afin de le

ramener aux formes prescrites. Il s'était introduit, peu à peu, un si grand nombre de fioritures et d'usages extraréglementaires au corps de garde, que le maintien de l'ordre et de la tranquillité devenait très compliqué.

La vie du soldat est faite de détails. Il y attache une importance considérable. Les mouvements appris une première fois, souvent avec peine, les gestes consacrés, laissent une empreinte profonde. Il en coûte doublement de les désapprendre. C'est perdre son temps et gaspiller son intelligence que de s'attacher plus que de raison aux détails. C'est précisément pour cela que les règlements fixent, une fois pour toutes, ce qui est susceptible d'être fixé, afin que les cadres puissent mieux consacrer leur réflexion et leurs forces à la partie de l'art militaire qui ne se laisse pas assujétir à des règles, celle qui se transforme sans cesse avec les progrès de l'armement et de la science.

*Le retour au règlement* est considéré par quantité d'officiers qui sont en contact direct avec la troupe comme une nécessité absolue.

Le mépris des prescriptions formelles conduit au diletantisme et à l'incohérence, à tous les abus du drill qui ont rendu impopulaire cette forme de discipline « aussi nécessaire à l'armée que l'air qu'elle respire <sup>1</sup>. »

2<sup>o</sup> *L'attitude de la presse* dans les questions militaires a parfois contribué à rabaisser le moral de l'armée ; mais la faute n'en est pas toujours aux journalistes ; mieux informés et mieux traités par l'autorité militaire, ils eussent mieux renseigné le peuple des choses de l'armée. « Au lieu de tenir les journalistes systématiquement à l'écart, l'autorité militaire devrait les inviter, organiser des tournées de journalistes à la frontière, les mettre au courant de ce qu'ils peuvent savoir, sans que les secrets de la défense nationale soient trahis. On le fait dans les pays en guerre, pourquoi ne pourrions-nous pas le faire ? On éviterait ainsi bien des malentendus, on créerait un lien entre l'armée et la presse, au lieu d'en faire une ennemie à force de mystères, de procédés inhabiles et de maladresses. »

« L'attitude de la presse souvent hostile, toujours méfia-

<sup>1</sup> *Journal de Genève* du 8 septembre 1917 : *Le moral de l'armée.*

à l'égard des choses de l'armée, changerait immédiatement si l'on avait pour elle des égards les plus élémentaires. Elle dirait moins d'hérésies, quand elle discuterait questions militaires. La paix intérieure y gagnerait aussi<sup>1</sup>. »

3<sup>o</sup> *La propagande antimilitariste* commence à faire sentir son influence. Il faut avoir le courage de regarder le danger en face, sans se payer de mots. L'optimisme endormi avec lequel nous envisageons ce mal nouveau et redoutable est bien fait pour encourager les démolisseurs qui travaillent dans l'ombre. Si nous mettions à les combattre la moitié de l'énergie et de la persévérance qu'ils emploient à leur œuvre de trahison, l'antimilitarisme serait sans effet. Mais les propagandistes savent qu'ils peuvent compter sur l'inertie de leurs adversaires ; ils exploitent, on sait avec quelle habileté, tous les mécontentements : la vie chère, les injustices, la grossièreté de langage d'un gradé, les fatigues, les refus de congé, toutes les petites misères du soldat. Ils se faufilent jusque dans les cantonnements, ils attirent les hommes dans des locaux fermés où des conférenciers leur soufflent la haine et l'exaspération « pacifiste » dans le cœur. Certaines unités renferment un noyau organisé de mécontents dont l'activité est intérieure et cachée. Ils gardent l'apparence de bons soldats, évitent de donner prise aux reproches des supérieurs, et le soir ils répandent autour d'eux tous les germes de dissolution et s'engagent à faire des prosélytes.

La compagnie de garde, à Berne, prise à tour de rôle dans toutes les divisions, n'échappe pas à ces influences pernicieuses. Un conseiller national ne dédaigne pas de prêcher l'évangile zimmerwaldien à ceux qui veillent sur la ville fédérale.

Ces tentatives ne sont pas isolées ; il existe, paraît-il, une organisation « défaitiste » dont les ramifications s'étendent dans tout le pays. Les « jeunesse socialistes » s'appuient sur des réfractaires étrangers que nous naturalisons si légèrement, sur des anarchistes et des demi-intellectuels. Ce monde-là a ses représentants aux Chambres et ses partisans à l'université<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Tribune de Genève*, 1<sup>er</sup> septembre 1917 : *Notre armée après trois ans de mobilisation. Opinion du colonel X.*

<sup>2</sup> « Longtemps encore, le pacifisme représentera la première étape de la servitude ». Gustave Le Bon, *Les Annales*, 1917, Paris.

Jusqu'ici, les efforts de ces gens se sont heurtés au solide bon sens de l'immense majorité de nos soldats. Mais il serait coupable de laisser le champ libre aux agissements d'une poignée d'énergumènes. Il a circulé, cet été, dans certains corps des proclamations sur la « démocratisation de l'armée », qui n'étaient qu'un appel non déguisé au « Soviet ».

C'est aux gradés, et spécialement aux commandants d'unités, à réagir de toutes leurs forces. Eux qui vivent avec la troupe, ils peuvent par leur influence personnelle, leur compréhension des hommes, par l'intérêt qu'ils portent aux peines et aux soucis de leurs subordonnés et de leurs familles, rendre vaines toutes les tentatives de désorganisation. Ils peuvent, tout en maintenant une discipline rigoureuse, conserver chez leurs hommes « la joie de servir ». Alors le soldat ne se sentira pas attiré vers ceux qui guettent ses moments de mauvaise humeur et de découragement.

L'ennui engendre le découragement. Il ne faut pas que l'armée s'ennuie. A côté de ses occupations professionnelles, le soldat cherche des distractions ; on a essayé de lui en procurer de saines. Ces essais ont eu un succès très relatif, ils ont souvent échoué devant l'indifférence générale, l'apathie et le mauvais vouloir. Causeries, conférences, projections lumineuses, cinématographe, auditions musicales, représentations théâtrales, tout a été tenté puis abandonné, sans aucun esprit de suite. Les cahiers du bureau des conférences de l'armée, imprimés à grands frais, fruits d'une année de labeur intelligent et désintéressé, source précieuse d'enseignements et de lectures n'ont pas été réimprimés. Toute cette œuvre tombera dans l'oubli, par la faute d'une administration routinière et du manque d'entrain et de persévérance de beaucoup d'officiers.

Pendant les longues soirées d'hiver, les hommes désœuvrés apprécient les moindres distractions qui leur évitent la tentation de noyer leur ennui dans l'alcool. Dans les heures troubles où la fatigue prédispose au murmure, les agents de désorganisation trouvent le terrain tout préparé.

Plus la guerre se prolonge et les sacrifices deviennent lourds, plus nous devons nous appliquer à rendre le service intéressant et agréable.

4<sup>o</sup> *Le sentiment qu'on les oublie est assez répandu chez nos soldats.* Ils voient que l'enthousiasme et la sympathie du public s'en vont à d'autres, aux internés, aux grands blessés, à ceux que la gloire auréole et qu'ils jalouset inconsciemment.

Pourtant, ils savent, nos soldats, toute l'affection qui les entoure. Ils ne sont pas ingrats. La liste des « œuvres en faveur du soldat » est longue. Les dons affluent. La dernière fête de Noël a été marquée par un revirement en faveur de nos soldats. Ils ont été comblés de cadeaux. Ils en ont eu une grande joie. Les femmes de cœur et les citoyens dévoués qui ont organisé l'assistance aux familles des militaires, la lessive de guerre, qui ont ouvert les maisons du soldat, les foyers, les salles de lecture, par centaines jusque dans les hameaux perdus du Jura et des Alpes ont droit à la reconnaissance de tous. Et cependant, nos hommes parlent avec amertume de l'impression glaciale qu'ils éprouvent, au retour de longs mois passés à la frontière, en débarquant dans une gare déserte, où personne n'est venu leur souhaiter la bienvenue, alors que des foules délirantes, accourues au petit jour, accueillent les camarades étrangers avec des fleurs, des chants et des collations. Ils y voient de l'ingratitude ; est-ce leur faute s'ils ne se sont pas battus ? Ils ne s'expliquent pas l'inconséquence d'un peuple qui met toute sa volonté et sa force morale à éviter la guerre et qui semble reprocher à son armée de ne pas se battre.

Ils se demandent aussi pourquoi les internés bénéficient de la réduction de taxe sur certains tramways, alors qu'eux, Suisses en uniforme, payent la taxe entière.

Et ils ne comprennent pas pourquoi on leur refuse le droit de voyager le dimanche dans les trains directs, tandis que les indésirables qui circulent librement dans le pays s'y prélassent. Le spectacle de soldats mis à la porte d'un wagon, au milieu des ricanements d'un public de météques, est écoeurant et douloureux.

Dans une conférence donnée à Lausanne, M<sup>me</sup> Spiller, l'infatigable présidente de toutes les œuvres « pour le bien du soldat », a exprimé combien elle avait eu le cœur serré, en di-

vers endroits de notre pays, non pas de voir jusqu'où s'étend la générosité des populations envers les internés — elle s'en montre heureuse — mais de constater qu'à côté des tables fleuries et des chambres ensoleillées où abondent les distractions pour nos hôtes étrangers, les hôpitaux où sont soignés nos soldats, tombés malades ou blessés à la garde de la frontière présentent l'image de l'abandon : ni fleurs, ni jeux, ni livres.... ni visites! Notre généreuse compatriote zuricoise a demandé que cette négligence fut signalée afin qu'elle soit réparée ; il en est grand temps.

Petites causes, dont la liste est loin d'être épuisée, motifs suffisants d'aigreur et de tristesse.

5<sup>o</sup> Enfin, n'oublions pas que l'état d'âme de notre armée s'explique en partie par *sa longue attente l'arme au pied.* » L'armée moderne, a dit Alfred de Vigny, sitôt qu'elle cesse d'être en guerre, devient une sorte de gendarmerie. Elle cherche partout son âme et ne la trouve pas. » Nous ne pouvions échapper à ce destin sans grandeur.

« Nous n'avons de l'armée que la « servitude ». Vous me direz peut-être que la « grandeur » est subordonnée à des dangers qui nous sont épargnés. Hélas ! C'est précisément ce qui prive nos troupes du stimulant nécessaire pour supporter les devoirs de leur entraînement à la guerre. Cette répétition monotone et forcément imparfaite d'un drame qui ne sera, peut-être, jamais joué<sup>1</sup>. »

\* \* \*

Cet exposé des faiblesses et des misères morales de notre armée peut sembler quelque peu poussé au noir ; il est cependant le résumé fidèle d'expériences et d'observations enregistrées avec une saisissante concordance par des officiers et des soldats de toutes les parties du pays. « Se doute-t-il, le haut commandement, du découragement, de l'engourdissement profond, qui partis d'en bas, commencent à atteindre les officiers<sup>2</sup> ? » Ceux qui répètent ce cri d'angoisse ne sont pas des

<sup>1</sup> *Journal de Genève* du 8 septembre 1917.

<sup>2</sup> *Journal de Genève* du 28 août 1917. — Questions militaires.

---

pessimistes ou des alarmistes, mais des sincères, trop attachés à l'armée pour taire plus longtemps leurs inquiétudes.

Pourtant, nous savons tous de quoi cette armée est capable, ce qu'elle renferme d'énergie latente, de dignité, de patience, et malgré tout, de gaîté. Après avoir montré les maux dont elle souffre et combien le poids de la neutralité est lourd à porter, il est juste de saluer son esprit de sacrifice, de ce sacrifice modeste « sans espoir de nulle couronne humaine et divine » dont parle Alfred de Vigny. Le peuple est toujours ponctuellement renseigné sur les fautes commises, exagérées ou non ; il juge sévèrement toutes les défaillances, blâme plus souvent qu'il ne loue. Cette armée qui peine dans le silence et l'oubli mérite quelque reconnaissance.

Car les progrès réalisés sont incontestables. L'assouplissement de l'homme se fait sentir dans tous les domaines. Les cadres subalternes ont acquis le métier et l'autorité. Les troupes sont entraînées à la marche et capables de gros efforts ; elles sont mobiles, peuvent changer rapidement de formation et manœuvrer dans les terrains les plus difficiles. La liaison des armes n'est plus seulement un principe de salle de théorie. Les unités d'armée peuvent opérer sans accroc avec tous leurs services et leurs bagages. L'artillerie lourde qui nous manquait presque complètement en 1914 a pris la place qui lui revenait. L'aviation s'est développée d'une façon régulière ; nos aviateurs et observateurs d'artillerie savent travailler avec les batteries. L'infanterie et la cavalerie sont largement dotées de mitrailleuses ; notre grenade à main est pratique et facile à manier. Le service de santé a profité des expériences des belligérants ; de nombreux médecins ont fait des stages dans des hôpitaux d'arrière ou sur les fronts. Le service de l'internement a été aussi une source d'enseignements pour la chirurgie de guerre.

Les progrès réjouissants de notre cavalerie, sa hardiesse, son amour du cheval, la saine émulation sportive qui, des officiers, s'est communiquée aux simples dragons, aux guides et aux mitrailleurs, ont donné à cette arme un esprit de corps et un entrain qu'accentue encore le précieux avantage d'un recrutement de choix.

Si le public, ou simplement les journalistes qui font à leur gré l'opinion, étaient admis à suivre les manœuvres et les exercices fréquents que, par une sorte de manie du mystère, on leur cache soigneusement, ils constateraient que notre artillerie sait préparer une attaque d'infanterie et conduire les différentes phases du combat avec une précision encourageante, du tir de destruction au tir de barrage, en accompagnant les vagues d'assaut dans leur marche en avant.

Dans plusieurs divisions, les musiques, grâce à des artistes dévoués, sont arrivées à de brillants résultats. Elles réchauffent le cœur du soldat et sont un lien entre le peuple et l'armée. Et le goût du chant refleurit. Les vieilles chansons traditionnelles, celles que les aînés, sous l'habit rouge, ont chantées à travers l'Europe, courrent le long des colonnes et s'élèvent le soir au bivouac.

Le public connaît peu les durs travaux de nos troupes de montagne et de forteresse, les véritables tours de force accomplis par les détachements-frontière dans les régions les plus sauvages des hautes Alpes, où nos Alpins vivent, été et hiver ; leur rude et solitaire existence, l'extraordinaire endurance et la hardiesse des patrouilles, l'énergie soutenue qu'il faut déployer, là-haut, pour vaincre la nature hostile.

Ce public a trop vite oublié que si nous avons évité jusqu'ici l'invasion, c'est grâce à notre armée. « C'est l'opinion que l'on se faisait de notre résistance qui nous a préservés. Sans la réputation de son armée, la Suisse fût devenue immédiatement le plus important champ de bataille de l'Europe, le point de soudure de tous les fronts <sup>1</sup>. »

Il ne suffit pas, au sortir d'un banquet ou d'une assemblée électorale, d'envoyer un « salut patriotique à nos troupes qui veillent à la frontière ». Le soldat accueille avec indifférence cette formule creuse et l'officier se méfie de toutes les déclarations qui ne correspondent pas à des actes.

\* \* \*

Après cet examen de conscience, comment répondre à la question posée au début de cet article ? Sommes-nous prêts ?

<sup>1</sup> *Journal de Genève* du 8 septembre 1917.

---

Oui, si nous savons mettre complètement en valeur les qualités de premier ordre de notre soldat, si nous donnons satisfaction à son désir légitime d'être préparé à la guerre de tranchées, si nous luttons, autrement qu'en faisant le geste de l'autruche, contre les forces occultes qui cherchent à désorganiser la défense nationale, si l'autorité militaire se met à considérer la presse non plus comme une ennemie, mais comme une collaboratrice.

Quand les officiers auront appris à lire et à respecter les règlements, quand le *faux-drill* aura disparu, avec tous les procédés de pure chicane qu'il traîne avec lui, alors nous serons prêts, autant que peut l'être une armée qui n'a pas vu le feu.

\* \* \*

Les armées des puissances belligérantes ont l'avantage que donne l'entraînement du champ de bataille ; comme qualité, leurs troupes sont certainement inférieures aux nôtres. C'est avec du landsturm et des milices hâtivement instruites que la guerre se fait, actuellement. Notre armée est encore intacte, élite ou sélection physique de la nation.

Tout en reconnaissant hautement la valeur de leurs hommes, les officiers austro-hongrois se rendent compte de la supériorité incontestable qu'avait l'armée active du début ; elle possédait cet esprit militaire développé qui supplée à bien des défauts, cette mobilité, cet allant que la bonne volonté remplace imparfaitement. Les restes de cette armée sont aujourd'hui fondus et dispersés.

Malgré l'expérience acquise en campagne et l'entraînement progressif, ces troupes ont un *rendement* inférieur à celui de 1914, pour les causes suivantes :

- 1<sup>o</sup> Instruction hâtive, donc superficielle ;
- 2<sup>o</sup> Mélange des jeunes et vieilles classes d'âge, moindre résistance corporelle, incorporation d'un nombre toujours plus grand d'hommes ayant des tares physiques ;
- 3<sup>o</sup> Cadres improvisés.

Cependant, j'ai pu constater que, dans l'armée autrichienne, le moral était resté très élevé ; l'esprit de corps s'y est maintenu vivace, à travers les vicissitudes de la guerre et malgré les pertes effrayantes. Les liens qui unissent les officiers à leurs hommes,

cimentés par le danger et les épreuves supportées en commun, ont pris ce caractère de gravité et de respectueuse familiarité qui rend la discipline légère à supporter. Les traits de dévouement allant jusqu'à l'héroïsme, de simples ordonnances pour leurs officiers blessés, sont fréquents. J'ai vu un capitaine, habitué pourtant aux plus affreux spectacles, pleurer en découvrant parmi des cadavres, des soldats portant le numéro de son régiment.

Le type parfait du chef « vraiment démocratique » évoqué par nos orateurs politiques, je l'ai rencontré souvent, là-bas, dans l'armée de la double monarchie, simple lieutenant, général ou archiduc. J'ai mieux compris le sens profond du mot camaraderie, convention en temps de paix, vertu plus splendide et plus désintéressée, à mesure qu'on se rapproche du front.

Toutes ces vertus-là, y compris la fierté nationale, la guerre nous les rendrait. Ceux qui en doutent ne connaissent pas notre soldat. Sa vieille réputation resplendit à nouveau parmi les quelques milliers de Suisses qui combattent dans les rangs de la Légion étrangère. « Ils ont su rapidement se faire un nom respecté de tous, écrit un officier polonais de la Légion. Il n'y a pas de soldat plus soucieux de son devoir, plus calme devant le danger, plus courageux devant la mort. »

Ce témoignage qui permet tous les espoirs, ne rend-il pas le devoir de chacun, civil ou militaire, plus pressant et plus clair : entourer l'armée de cette sympathie effective, de cette bienveillance éclairée dont elle a besoin pour accomplir sa tâche ?

V.

